

Mémoire du paysage
Nature et culture chez Isabelle Hayeur
Isabelle Hayeur, *Paysages incertains*, Le Mois de la photo,
automne 2001

Christine Palmiéri

Numéro 180, septembre–octobre 2001

L'histoire des idées au Québec : mémoire et culture

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/17752ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Palmiéri, C. (2001). Mémoire du paysage : nature et culture chez Isabelle Hayeur / Isabelle Hayeur, *Paysages incertains*, Le Mois de la photo, automne 2001. *Spirale*, (180), 28–29.



compatriotes franco-ontariens une haine de soi qui les stimule à laisser la langue française au vestiaire. Ce sont eux, au fond, qui portent l'eau au moulin des nationalistes québécois plus belliqueux. Poliquin répond à ces derniers que les Franco-Ontariens, témoins gênants d'un fédéralisme triomphant, servent la valorisation de la souveraineté par le biais de la perception mythique, comme êtres diminués, hybrides, *colonisés*, dont ils sont l'objet. Le fait demeure que les minorités de langue française existent toujours; leur absence amputerait le discours nationaliste québécois d'un argument de poids.

Des têtes de Turcs

Les charges les plus corrosives du *Roman colonial* se trouvent dans l'analyse du discours des leaders souverainistes, qualifié de « paternel ». L'auteur y perçoit une volonté d'infantiliser la population afin de l'amener à ses vues et de la dominer. La démonstration s'appuie sur un concept, le « *cartounesque* », dont le principal objectif consisterait à diffuser une vision du monde grossière qui véhiculerait des idéologies en termes simplistes et polarisés. Les images de la vendeuse anglaise du magasin Eaton ou du méchant *boss*, toujours anglophone, exploiteur de l'honnête ouvrier québécois, viennent spontanément à l'esprit. Au delà de ces effets de surface, la mise au rancart de la nuance participe au renforcement d'idéologies — fragments d'idéologie créateurs de fiction — tels l'opprimé québécois, l'opresseur autre, actifs dans la figure de l'Américain comme un matérialiste vulgaire, par exemple. Mais quand Poliquin applique le principe du *cartounesque* à des cas plus explicites, la rigolade initiale tourne à la distanciation brechtienne.

Le regard porté sur les productions artistiques de Félix Leclerc, Denys Arcand, Georges Dor et Pierre Falardeau appelle ce mélange d'amusement et de réflexion, comme le montre la lecture suivante du cinéma de ce dernier : « *Ainsi, Elvis Gratton, le gros tas, est fédéraliste et vote non. Il est censé nous faire haïr le Canada. Dans Le Party, le prisonnier est un maudit bon gars pas chanceux qui a la société pourrie et oppressive sur le dos; le gardien de prison est un sbire crapuleux, bourgeois, sadique, fourreur de fillettes haïtiennes.* » Dans *15 février 1839*, l'intention est-elle plus nuancée? Josée Legault, Jean Larose, Lucien Bouchard, sont d'autres acteurs d'un psychodrame *cartounesque* appelés à la barre des témoins d'un procès qui vise, au fond, la remise en question de perceptions érigées en absolus. Un *colonisé* à part entière, le nationaliste québécois? À la lumière de la quête de consécration parisienne qui anime écrivains, paroliers, interprètes, politiciens, on peut se demander si c'est Paris qui s'impose ou ceux qui se jettent à ses pieds.

Il serait réducteur d'aborder *Le roman colonial* comme une simple profession de foi fédéraliste ou une attaque mesquine de plus contre le Québec.

L'auteur n'y décrie pas le nationalisme, qu'il juge au demeurant nécessaire : il remarque avec justesse que si ce mouvement a connu une telle ampleur au Québec — conduisant entre autres à l'élection de quatre gouvernements péquistes —, c'est qu'il doit répondre à un impératif de justice sociale. Sous cet angle, les grandes réalisations du Parti québécois lui donnent entièrement raison. La Charte de la langue française (communément appelée la loi 101) a confirmé une réalité, à savoir que le Québec est une société où domine la langue française; il était logique qu'une loi reconnaisse cet état de fait. La loi sur le financement des partis politiques, le régime d'assurance-automobile participent du même essor. Lorsque s'étiole cette convergence, toutefois, les discours souverainistes et/ou fédéralistes piétinent dans des nostalgies rancunières et imaginaires. Il faut absolument lire, à cet égard, les deux derniers chapitres du *Roman colonial*, intitulés « La bourgade » et « La palissade »; ce sont les revers allégoriques du même phénomène.

La question fondamentale, sous-jacente au roman-essai de Daniel Poliquin, demeure celle du dosage entre le collectif et l'individualité. Le premier appelle à la reproduction du Père (selon la terminologie de l'auteur) et risque de transformer le nationalisme québécois en cimetière séparatiste. La seconde s'exprime symboliquement dans le dépassement du Père : des gens libres parlent comme ils le veulent et comme ils le peuvent, sans la permission, sans le pardon de quiconque. Retrouvons François Labine, Québécois imperméable aux discours apocalyptiques qui, du côté fédéral, cherchent à lier un Québec indépendant au sort de quelques pays sous-développés. Il propose la réflexion suivante : si l'indépendance du Québec était une bonne affaire, la séparation serait chose faite depuis belle lurette. Or, ce n'est toujours pas le cas, c'est donc dire que... Ne serait-il que mou et frileux, ce Labine?

LOUIS BÉLANGER

MÉMOIRE DU PAYSAGE

NATURE ET CULTURE CHEZ ISABELLE HAYEUR

PAYSAGES INCERTAINS d'Isabelle Hayer
Le Mois de la photo, automne 2001.

Les paysages improbables d'Isabelle Hayer ouvrent des routes qui ne mènent nulle part ou se diluent dans de vastes flaques d'eau où les nuages se jettent, décolorant le bleu du ciel dans des gris d'acier. La nature s'essouffle dans cette rencontre avec les vestiges de l'industrialisation. Elle se vêt de leur couleur béton ou bitume, qui se mire dans les glaçures miroitantes que l'artiste dissémine à travers champs et terrains vagues. Ce procédé de reconstruction de l'image renvoie aux effets de prégnance scopique que l'œil reconstitue dans chacune de nos traversées de l'espace. Comme si notre regard conservait en mémoire des reflets d'après image qu'il projetait sur la réalité. Notre vision toujours brouillée, entre ce que nous voyons et ce que nous avons vu, perçu, mais aussi éprouvé. Les images que nous propose Hayer sont chargées d'une histoire de la vision, qui ne nous donne le monde que dans une demi-réalité. L'impression qui en ressort est celle d'un monde impalpable, muant, se reflétant dans tout ce que nous croyons approcher et reconnaître du regard.

Ainsi se superposent des architectures d'arches et de buissons dans la représentation saccadée du rythme dans lequel le mouvement de la vue capte subjectivement le visible. Les paysages digitalisés et manipulés que l'artiste nous offre creusent l'espace de multiples interrogations sur notre façon de l'appréhender mais aussi sur notre rapport à une nature dévastée. Cette dévastation résulte d'un regard qui s'est absenté au cours de l'Histoire, laissant le monde à l'abandon, victime de son aveugle entreprise de pouvoir. En métallisant les ciels, les champs et les buissons, ces photos posent la question de l'amnésie du regard, oublieux du visible, auquel il se ferme pour garder son pouvoir sur un monde qu'il nie et humilie. Ces photos dévoilent les jeux pervers de la mémoire et les dérives de la culture, comme si la nature que l'homme a façonnée se trouvait d'un coup retournée, montrant à nu l'envers d'un décor aujourd'hui désolé et ravagé. Les paysages glacés d'Isabelle Hayer donnent à contempler une nature dans laquelle l'Histoire a tracé des chemins qui semblent des impasses et des monuments anonymes qui ont l'air de bunkers. Une nature où l'horizon, écrasé entre ciel et terre, bouche l'infini dont notre regard reste à l'affût, cherchant à en percer le sens, évanoui à jamais avec le point de fuite de notre Histoire.

CHRISTINE PALMIÉRI



Île d'Isabelle Hayeur, 2001

DR



Les bois morts d'Isabelle Hayeur, 2001

DR



Résidence d'Isabelle Hayeur, 2001

DR